

MIGRANTS DE LA FIN DU MOYEN ÂGE : LE CAS ITALIEN

ÉLISABETH CROUZET-PAVAN
Sorbonne Université

Au commencement de l'exposé, ce sont quelques données de l'histoire démographique des villes de l'Italie médiévale qui seront remémorées ; l'Italie médiévale ou plutôt l'Italie du Nord et du Centre car l'exposé est plus précisément dédié à cet ensemble. Au temps de l'apogée démographique et de l'incontestable primauté économique italienne, aucune autre région de l'Europe, pas même la Flandre, ne présentait en effet une urbanisation comparable.¹ Or ces villes, cœurs battants de l'économie du temps, faisaient fonctionner des courants migratoires, des mobilités incessantes et opérant à toutes les échelles.² La vitalité économique de ces centres urbains en mouvement, qui étaient des marchés du travail attractifs, se nourrissait d'abord bien sûr de migrations sur des courtes distances. Mais parce que l'Italie du Nord et du Centre était un des pôles les plus développés de l'Europe du temps, elle attirait des populations venues d'espaces moins dynamiques économiquement en même temps qu'elle envoyait marchands, marins et banquiers en direction d'Avignon, de Bruges, de Londres, de Constantinople, d'Alexandrie ou de Trébizonde. Après une brève présentation de la hiérarchie urbaine italienne, ces trois

échelles de mobilités seront tour à tour examinées. On en viendra ensuite, de manière plus rapide, aux évolutions du xve siècle.

I

Au tournant de l'an mil, on considère que l'Italie compte 5 millions d'habitants et c'est là le résultat d'une croissance déjà amorcée. À la fin du xiii^e siècle, au terme d'une longue séquence de croît constant, quand l'apogée médiéval est atteint, la population de la péninsule se situe entre 12 et 13 millions d'habitants.³ Des campagnes bien sûr est partie l'onde de la grande reprise, des campagnes qui ont permis et supporté le premier essor des villes. Mais, au xiii^e siècle, dans l'Italie communale triomphent les villes. Et ce triomphe se traduit concrètement par un taux d'urbanisation étonnant au regard du reste de l'Occident. Certes, la majeure part des hommes et des femmes demeure employée dans le secteur agricole. Mais, le quart sans doute de la population vit dans les villes. En outre, au nord et au centre, l'urbanisation massive a instauré de surprenants équilibres. On dénombre, dans le territoire de Padoue, deux urbains pour cinq ruraux. Le rapport s'établit à quasiment un pour deux en Toscane, autour de Florence. Un réseau urbain à la forte densité a été constitué puisque la croissance a touché des villes qui, héritage de l'histoire, étaient déjà bien plus nombreuses qu'ailleurs.⁴

Comment se présente cet étonnant réseau urbain autour de 1300 ? Deux cents centres, ou presque, renferment autour de cinq mille habitants. Ils forment, souvent rapprochés, un premier et véritable semis urbain. Par dizaines, viennent ensuite les cités grosses de dix à vingt mille habitants. Puis, de vingt à quarante mille habitants, voilà encore des cités en nombre consistant. Cinq à six agglomérations se détachent ensuite, fortes de leurs 40.000 habitants : Bologne, Pise,

1. Voir ici Peter STABEL, « Composition et recomposition des réseaux urbains des Pays-Bas au Moyen Âge », in Élisabeth CROUZET-PAVAN et Élodie LECUPPRE-DESJARDIN (dirs.), *Villes de Flandre et d'Italie : les leçons d'une comparaison*, Turnhout, Brepols, 2007, p. 29-57 ; Walter PREVENIER, « La démographie des villes du comté de Flandre au XIII^e siècle. État de la question. Essai d'interprétation », *Revue du Nord : revue d'Histoire et d'Archéologie des Universités du Nord de la France* (Villeneuve-d'Ascq), vol. 65, N° 257 (1983), p. 255-275 ; Walter PREVENIER, Jean-Pierre SOSSON et Marc BOONE, « Le réseau urbain en Flandre (XIII^e-XIX^e siècles) », in *Le réseau urbain en Belgique dans une perspective historique (1350-1850) : une approche statistique et dynamique : actes*, Bruxelles, Crédit communal, 1992, p. 157-199 ; Alain DERVILLE, *Villes de Flandre et d'Artois (900-1500)*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, 2002 ; Peter STABEL, *Dwarfs among giants : the Flemish urban network in the late middle ages*, Louvain, Garant, 1997 ; Jan DUMOLYN, « Population et structures professionnelles à Bruges aux XIV^e et XV^e siècles », *Revue du Nord : revue d'Histoire et d'Archéologie des Universités du Nord de la France* (Villeneuve-d'Ascq), vol. 81, N° 329 (1999), p. 43-64 ; Adriaan VERHULST, *The Rise of cities in North-West Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

2. Sur l'importance de ces migrations dans la longue durée de l'histoire italienne, Matteo SANFILIPPO, « Genèse des migrations internes à la péninsule italienne : du 18^e au début du 20^e siècle », *Cahiers d'histoire : Revue d'histoire critique* (Paris), vol. 143 (2019), p. 75-84 ; Alessandro BARBERO, « Le migrazioni medievali », in Paola CORTI et Matteo SANFILIPPO (éd.), *Storia d'Italia. Annali*, vol. 24 : *Migrazioni*, Turin, Giulio Einaudi, Editore, 2009, p. 21-39.

3. Giuliano PINTO, « Dalla tarda antichità alla metà del XVI secolo », in Lorenzo DEL PANTA, Massimo LIVI BACCI, Giuliano PINTO et Eugenio SONNINO (éds.), *La popolazione italiana dal medioevo a oggi*, Rome-Bari, Laterza, 1996, p. 15-71.

4. Maria GINATEMPO et Lucia SANDRI, *L'Italia delle città : Il popolamento urbano tra Medioevo e Rinascimento (secoli XIII-XVI)*, Florence, Le Lettere, 1990 ; Giuliano PINTO, « Poids démographiques et réseaux urbains en Italie entre le XIII^e et le XV^e siècle », in Élisabeth CROUZET-PAVAN et Élodie LECUPPRE-DESJARDIN (dirs.), *Villes de Flandre et d'Italie : les leçons d'une comparaison*, Turnhout, Brepols, 2007, p. 13-27.

Sienne ou Palerme. Gênes, avec sans doute moins de 60.000 habitants, les dépasse. Enfin, trois métropoles de plus de 100.000 habitants se situent en haut de la pyramide : Milan la plus peuplée, que, seule en Occident, Paris dépasse, Venise, Florence.⁵ Une telle concentration urbaine était, répétons-le, totalement inédite. Toutefois, cette vigueur de la trame urbaine ne se retrouvait pas identique dans toutes les régions. Il existait d'assez nets contrastes régionaux, qu'il s'agisse de l'ampleur de l'urbanisation, de l'organisation de la hiérarchie urbaine ou de la structuration des réseaux. Le premier d'entre eux, radical, opposait le Nord au Sud. Moins Palerme, les onze cités les importantes de la péninsule étaient toutes situées au nord ou en Toscane. Au total, la péninsule se divisait selon une tripartition assez simple. Au nord, une abondance de villes grandes ou moyennes, mais une trame plus lâche de petits centres. Au centre, une hiérarchie urbaine plus aplatie, malgré la présence de Florence, mais un tissu extraordinairement dense de cités. Au sud enfin, des villes localisées le long des côtes et qui abritaient une population urbaine bien moins abondante.

Ces villes, nombreuses, peuplées, grossissent donc, tout au long des XII^e et XIII^e siècles, à un rythme accéléré. Puis, comme partout en Europe, un peu avant 1300, cette expansion, à l'instar de la croissance démographique générale, culmine. Des crises agraires plus fréquentes compliquent le ravitaillement urbain. De premières pestilences, mal connues, mais meurtrières, frappent.⁶ Il reste que les villes italiennes sont, jusqu'aux premières décennies du XIV^e siècle, des villes en mouvement. Toutes ces agglomérations poussent des antennes, absorbent les terrains vides et éclatent dans leur cercle trop étroit de murailles. La reprise et le bourgeonnement urbain avaient, au cours du XIII^e siècle, conduit à la construction de nouvelles enceintes, venues remplacer les premiers murs romains, partiellement relevés au haut Moyen Âge autour des cités contractées et les chiffres parlent d'eux-mêmes.⁷ Vingt

5. Maria GINATEMPO et Lucia SANDRI, *L'Italia delle città...*

6. Maria Serena MAZZI, « Demografia, carestie, epidemie tra la fine del Duecento e la metà del Quattrocento », *Storia della società italiana*, vol. 7 : *La società comunale e il policentrismo*, Milan, Sandro Teti, Editore, 1986, p. 11-38.

7. Étienne HUBERT, « La construction de la ville. Sur l'urbanisation dans l'Italie médiévale », *Annales : Histoire, Sciences Sociales* (Paris), vol. 59, N° 1 (2004), p. 109-139 ; Elisabeth CROUZET-PAVAN, « Entre collaboration et affrontement : le public et le privé dans les grands travaux urbains », in *Tecnologia y sociedad : Las grandes obras públicas en la Europa Medieval : XXII Semana de Estudios Medievales (Estella, 17 a 21 de julio de 1995)*, Pampelune, Gobierno de Navarra, 1996, p. 363-380 ; Elisabeth CROUZET-PAVAN, « La cité communale en quête d'elle-même : la fabrique des grands espaces publics », in *Ventesimo convegno internazionale di studi : La costruzione della città comunale italiana (secoli XII-inizio XV)* (Pistoia, 11-14 maggio 2007), Rome, Viella, 2009, p. 91-130 ; Elisabeth CROUZET-PAVAN, « Croissance et développement urbain : quelques propositions », in *Venticinquesimo convegno internazionale*

di studi : *La crescita economica dell'occidente medievale : Un tema storico non ancora esaurito* (Pistoia, 14-17 maggio 2015), Rome, Viella, 2017, p. 197-220.

8. Étienne HUBERT, « Propriété ecclésiastique et croissance urbaine (A propos de l'Italie centro-septentrionale, XII^e-début XIV^e siècle) », in *Sedicesimo convegno internazionale di studi : Gli spazi economici della Chiesa nell'occidente mediterraneo (secoli XII-metà XIV)* (Pistoia, 16-19 maggio 1997), Rome, Viella, 1999, p. 125-155 ; Mario FANTI, « Le lottizzazioni monastiche e lo sviluppo urbano di Bologna nel Duecento », *Atti e memorie della Deputazione di storia patria per la Romagna* (Bologne), vol. 27 (1976), p. 121-143 ; Francesca BOCCHI, « Suburbi e fasce suburbane nelle città dell'Italia medievale », *Storia delle Città* (Vetralla), vol. 5 (1977), p. 15-33 ; Franek SZNURA, *L'espansione urbana di Firenze nel Duecento*, Florence, La Nuova Italia, 1975 ; Étienne HUBERT, *Espace urbain et habitat à Rome du X^e siècle à la fin du XIII^e siècle*, Rome, Istituto Storico Italiano per il Medioevo, 1990, p. 134-140 ; Elisabeth CROUZET-PAVAN, *Le Moyen Âge de Venise : Des eaux salées au miracle de pierres*, Paris, Albin Michel, 2015.

2

À tant de bourgeonnements de tous les centres urbains, à cette dilatation, en partie spontanée, en partie contrôlée, de l'espace urbanisé une raison bien simple.¹⁰ De la campagne, en des vagues plus nombreuses,

9. Franek SZNURA, *L'espansione urbana di Firenze...* ; Franek SZNURA, « Le città toscane nel XIV secolo. Aspetti edilizi e urbanistici », in Sergio GENSINI (éd.), *La Toscana nel secolo XIV : Caratteri di una civiltà regionale*, Pise, Pacini Editore, 1988, p. 385-402 ; Elisabeth CROUZET-PAVAN, *Enfers et paradis : L'Italie de Dante et de Giotto*, Paris, Albin Michel, 2001, p. 263 et suivantes.

10. Elisabeth CROUZET-PAVAN, *Enfers et paradis...* ; Gabriella PICCINNI, *Nascita e morte di un quartiere medievale : Siena e il Bor-*

les hommes arrivent en ville. En moins d'un siècle —et c'est là la durée que les hommes d'âge remémorent dans leurs dépositions testimoniales— la population double à Florence et le croît naturel n'a dans ce cas, comme toujours quand on parle de démographie urbaine, qu'une influence relative. La croissance résulte d'abord des flux migratoires depuis la campagne —un processus que l'on nomme significativement en italien *l'inurbamento*— et qui a des caractéristiques sociales très particulières. Partent en effet d'abord, parce que le pouvoir et la richesse se concentrent en ville, les familles de l'aristocratie rurale.¹¹ Celles-ci sont suivies par les notaires, les coqs de villages, une série de propriétaires qui partent aussi, bientôt dépassés en nombre par les plus pauvres, paysans sans terre et travailleurs à la journée qui viennent grossir l'entassement urbain. Ces derniers fournissent la main d'œuvre nécessaire à l'industrie textile ou aux chantiers du bâtiment avant de déséquilibrer, au début du xiv^e siècle, le marché du travail et d'entraîner la dégringolade des salaires.¹²

Les nouveaux arrivés, souvent, se regroupaient par zone de provenance. Ils se fixaient près des axes qui reliaient le bourg à leur village d'origine à moins qu'ils ne préférassent s'installer sur des terrains propriétés de ces maîtres pour lesquels ils travaillaient dans la campagne.¹³ Ils étaient même parfois contraints, comme à Arezzo, à Sienne, ou à Florence, à un tel regroupement géographique.¹⁴

Bras qui viennent renforcer les activités productives, foyers que l'on taxe, hommes qui peuvent combattre dans l'armée communale, cité qui grossit et s'affirme face à ses voisines et rivales, la ville trouve des avantages multiples à ces courants migratoires. Jusque dans le courant du xiii^e siècle, les autorités publiques les encouragent donc plutôt. Les concessions de citoyenneté sont alors accordées facilement ; des exemptions fiscales plus ou moins importantes stimulent aussi ces flux. Des mutations s'enclenchent par la suite. Les communes procèdent désormais à la sélection des nouveaux venus et privilégient les plus riches ou ceux qui sont dotés d'une qualification professionnelle re-

cherchée.¹⁵ Remarquons toutefois que l'application de tels dispositifs réglementaires s'avère difficile, ce qui nous montre combien il était difficile, au xiii^e siècle déjà, de trier entre les migrants ! Les pauvres, les travailleurs de la terre continuent donc à affluer.

3

On me dira qu'ont été jusqu'ici décrites des mobilités sur des courtes distances et des phénomènes partout présents, simplement grossis à l'extrême dans l'espace italien par l'ampleur de l'urbanisation. Mais d'autres migrations, plus singulières, doivent être évoquées qui s'expliquent par le dynamisme de l'économie italienne. Dans quelques villes, un secteur industriel s'était dès le xiii^e siècle particulièrement développé : la soie à Lucques,¹⁶ le papier à Fabriano,¹⁷ la métallurgie à Milan, à Brescia, à Bergame¹⁸ et à Pavie dans une moindre mesure, le verre à Venise.¹⁹ Il en résulte des migrations

15. Antonio I. PINI, « Un aspetto dei rapporti tra città e territorio nel Medioevo : la politica demografica « ad elastico » di Bologna fra il XII e il XIV secolo », in Luigi DE LA ROSA (éd.), *Studi in memoria di Federigo Melis*, vol. 1, Naples, Giannini, 1978, p. 365-408 ; Étienne HUBERT, « Sources et méthodes pour l'évaluation de la population des villes au Moyen Âge », in Claude NICOLET, Robert ILBERT et Jean-Charles DEPAULE (éds.), *Mégapoles méditerranéennes : Géographie urbaine rétrospective*, Rome et Paris, École Française de Rome et Maisonneuve et Larose, 2000, p. 660-684 ; Giuliano PINTO, « La politica demografica delle città », in Rinaldo COMBA, Gabriella PICCINI et Giuliano PINTO (éds.), *Strutture familiari, epidemie, migrazioni nell'Italia medievale : atti del convegno internazionale « Problemi di storia demografica nell'Italia medievale » (Siena, 28-30 gennaio 1983)*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1984, p. 19-43 ; Jean-Claude MAIRE VIGUEUR, « L'essor urbain dans l'Italie communale : aspects et modalités de la croissance », in *Europa en los umbrales de la crisis : XXI Semana de Estudios Medievales (Estella, 18 a 22 de julio de 1994)*, Pampelune, Gobierno de Navarra, 1995, p. 171-204 ; Rinaldo COMBA, « Emigrare nel Medioevo : Aspetti economico-sociali della mobilità geografica nei secoli XI-XIV », in Rinaldo COMBA, Gabriella PICCINI et Giuliano PINTO (éds.), *Strutture familiari, epidemie, migrazioni nell'Italia medievale : atti del convegno internazionale « Problemi di storia demografica nell'Italia medievale » (Siena, 28-30 gennaio 1983)*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1984, p. 45-74.

16. Luca MOLÀ, « L'industria della seta a Lucca nel tardo Medioevo : emigrazione della manodopera e creazione di una rete produttiva a Bologna e a Venezia », in Simonetta CAVACIOCCHI (éd.), *La Seta in Europa : secc. XII-XX : Atti della Ventiquattresima Settimana di studi (4-9 maggio 1992)*, Florence, Istituto Internazionale di Storia Economica F. Datini, 1993, p. 435-444.

17. Francesco PIRANI, *I maestri cartai*, Florence, Libreria Chiari, 2000.

18. Cela étant, dans les vallées de Bergame, dès la fin du xiii^e siècle, on peut identifier un véritable système proto-industriel.

19. Depuis la fin du xiii^e siècle, la fabrication du verre a été installée en dehors de l'agglomération, sur les très proches îlots de Murano. Élisabeth CROUZET-PAVAN, « Murano à la fin du Moyen Âge : spécificité ou intégration dans l'espace réaltin », *Revue Historique* (Paris), vol. 268, N° 1 (1984), p. 45-92 ; Élisabeth CROUZET-PAVAN, « Le verre vénitien : les savoirs au travail », in

go Nuovo di Santa Maria a cavallo della peste del 1348, Pise, Pacini Editore, 2019.

11. Giuliano PINTO, « Popolazione e comportamenti demografici in Italia », in *Europa en los umbrales de la crisis : XXI Semana de Estudios Medievales (Estella, 18 a 22 de julio de 1994)*, Pampelune, Gobierno de Navarra, 1995, p. 39-42.

12. Charles-Marie DE LA RONCIÈRE, *Prix et salaires à Florence au XIV^e siècle : 1280-1380*, Rome, École Française de Rome, 1982 ; Giuliano PINTO, *Il lavoro, la povertà, l'assistenza : Ricerche sulla società medievale*, Rome, Viella, 2008.

13. Duccio BALESTRACCI, Gabriella PICCINI, *Siena nel Trecento : Assetto urbano e strutture edilizie*, Florence, Clusf, 1977.

14. Gabriella PICCINI, « I villani incittadinati nella Siena del XIV secolo », *Bullettino senese di storia patria* (Sienne), vol. 82-83 (1975-1976), p. 158-219.

de main d'œuvre, interdites ou encouragées selon que la ville voit partir ou accueille ces ouvriers spécialisés. C'est bien là en effet un autre trait caractéristique de la mobilité du temps et de la politique démographique des communes italiennes. Il n'y a pas que les pauvres ou les errants à bouger, à s'employer sur un chantier de construction, révélés quelques jours durant par les comptes, avant de disparaître de la documentation, happés par la misère ou le vagabondage. La main d'œuvre qualifiée bouge aussi, à la recherche cette fois de meilleures conditions de vie. Sans fin, les prescriptions des villes touchées par ces départs condamnent ces mouvements de population. Mais à ces ouvriers exilés, installés ailleurs, elles promettent aussi, en cas de retour, le pardon. Rien n'y fait. Les départs continuent et le Grand Conseil de Venise déplore, par exemple, qu'ils touchent les verriers ou les charpentiers de navires. À l'inverse, pour capter et retenir ces migrants, les statuts de métiers sont assouplis. Quand Florence se lance dans la construction de son enceinte à la fin du XIII^e siècle, la liberté de travail est consentie aux maîtres tailleurs de pierres et aux charpentiers étrangers, non-inscrits dans les arts afin de suppléer au manque de main d'œuvre de qualité. Un siècle plus tard, la disposition conserve toujours sa validité pour les maîtres lombards, particulièrement recherchés.²⁰ Les conseils de Padoue ou de Parme s'efforcent pareillement de faire venir des artisans qualifiés, cette fois pour stimuler le métier de laine.²¹ Ou, autre exemple, lorsqu'en 1306, sur initiative du souverain, on entreprend de développer à Naples une industrie textile, c'est à des Florentins qu'il est fait appel. Inutile de dire qu'en parallèle d'autres textes, dans d'autres villes, condamnent la concurrence qui se développe du fait de l'essaimage de certaines productions spécialisées. Dès 1295, les Vénitiens redoutent par exemple la diffusion, au détriment de leur ville, de certains procédés techniques, notant que « les fours produisant du verre se sont multipliés à Trévise, à Vicence, à Padoue, à Mantoue, à Ferrare, à Ancône et Bologne ». Il n'empêche. Ces migrations, spontanées ou provoquées, facilitent les transferts technologiques ; elles unifient l'Italie active et tendent à en dilater encore les frontières et les possibilités.

Comment ne pas signaler de manière parallèle la présence précoce dans les villes maritimes, de mar-

chands et d'investisseurs venus de centres plus ou plus moins proches, pour participer aux succès commerciaux de Pise, de Gênes ou de Venise ? Un exemple suffit, celui de la colonie placentine installée à Gênes dès le XIII^e siècle dont les membres deviennent des intermédiaires commerciaux actifs. Des migrations à plus longue distance pouvaient en outre toucher ces centres riches et attractifs. Les migrants, depuis le Frioul, arrivent à Venise. Depuis les vallées des Préalpes, ils descendent dans les villes de la plaine lombarde, Milan mais aussi Bergame et Brescia. Des Toscans ou des Lombards sont attestés en nombre à Gênes. Surtout les villes italiennes rayonnent, dès ce moment, hors même de la péninsule, et leur vitalité explique de telles mobilités. Il existe une véritable diaspora des Corses vers Gênes, la Toscane et Rome.²² Mais pas seulement. Venise et Gênes sont, au XIII^e siècle déjà, des cités cosmopolites. Il n'y a pas, dans ces ports, que les esclaves achetés sur les marchés de la mer Noire et distribués par les marchands italiens dans toute la Méditerranée, à contribuer à la bigarrure des populations. Les circulations, dès ce moment, se font à une échelle élargie.

4

Telles sont donc les premières circulations induites par le dynamisme économique d'une Italie active. L'analyse ne peut toutefois se satisfaire de cette description de villes de l'Italie du Nord et du Centre, lieux de la mobilité par excellence dont le poids démographique, les structures économiques, le tissu urbain et l'espace social sont, durant les décennies de l'expansion démographique, transformés de manière décisive par ces migrations, par autant de trajectoires individuelles et collectives de migrants dont certains s'enracinent et se stabilisent quand d'autres demeurent en situation d'instabilité temporaire ou plus définitive. En effet, de manière toujours plus affirmée à la fin du XIII^e siècle, l'espace des Italiens n'est pas enfermé dans la seule péninsule. Animée d'un mouvement puissant, l'histoire se projette hors du cadre géographique qui est le sien pour accomplir ailleurs, loin ou près de l'Italie, d'autres trajectoires et, ce faisant, rayonner, irradier. Autrement dit, nous considérons maintenant, pour en déterminer les effets sur les mobilités humaines, l'économie italienne dans son aspect le plus connu et le plus fascinant, celui du grand commerce et des mouve-

Diciannovesimo congresso internazionale di studi : La trasmissione dei saperi nel Medioevo (secoli XI-XV) (Pistoia, 16-19 maggio 2003), Rome, Viella, 2005, p. 289-320 ; Luigi ZECCHIN, *Vetro e vetrai di Murano : Studi sulla storia del vetro*, Venise, Arsenal, 1986.

20. Giuseppina Carla ROMBY (éd.), *Costruttori e maestranze edilizie della Toscana medievale : I grandi lavori del contado fiorentino (secolo XIV)*, Florence, Le Lettere, 1995, p. 13.

21. Ainsi à Padoue ou à Parme. Roberto GRECI, *Parma medievale : Economia e società nel Parmense dal Tre al Quattrocento*, Parme, Battei, 1992, p. 89-90.

22. Jean CANCELIERI, « Direction de recherches sur la démographie de la Corse médiévale (XIII^e-XV^e siècle) », in Rinaldo COMBA, Gabriella PICCINI et Giuliano PINTO (éds.), *Strutture familiari, epidemie, migrazioni nell'Italia medievale : atti del convegno internazionale « Problemi di storia demografica nell'Italia medievale » (Siena, 28-30 gennaio 1983)*, Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1984, p. 401-433.

ments financiers. On pourra objecter que d'autres que les Amalfitains ou les Pisans sont alors mobiles. Dans une Europe pleine et dynamique, des courants migratoires à grand rayon d'action sont attestés. Mais, à la présence des Italiens hors de la péninsule, force est de reconnaître des caractères exceptionnels.²³ À l'échelle du monde connu, ou presque, une véritable ubiquité s'observe. Où sont les Génois, les Pisans, les Vénitiens, sédentaires installés dans des comptoirs, ou marchands qui vont et viennent ? En Crimée et à Constantinople, en Grèce et en Égypte, en Asie mineure ou en Albanie, en péninsule Ibérique comme en Afrique du Nord, à Bruges et à Londres. D'un bassin à l'autre de la Méditerranée, en mer Noire aussi bien que dans l'Atlantique, dans tous les ports, sur toutes les places, à Tyr comme à Cadix, à Bougie ou à Douai, ils sont attestés, ils trafiquent à grande ou à petite échelle. De plus, après 1260, la pénétration du marché asiatique par les Occidentaux ouvre de nouveaux débouchés, soit à partir de la mer Noire, soit à partir de Laïas. Vers 1340, Francesco Pegolotti, dans son manuel pratique, signalait l'existence pour commercer, trafiquer, s'enrichir, de plus de trois cents places commerciales ouvertes de par le monde aux entreprises des marchands italiens.²⁴

Pour documenter ces mouvements de population, on commencera bien sûr par citer les comptoirs concédés aux Amalfitains, aux Vénitiens et aux Génois à Constantinople, aux Pisans, aux Génois et aux Vénitiens dans les ports de la Syrie franque...²⁵ On mentionnera le nombre de consuls latins installés à Tunis, au Caire, ou sur la mer Noire à mesure que s'établissent des *nations* marchandes.²⁶ On rappellera encore l'existence de ces territoires que l'historiographie a nommé, avec un certain anachronisme, les *empires coloniaux* de

Venise ou de Gênes, et qui furent à l'origine de flux d'émigration provisoire ou définitive.²⁷ Des Vénitiens, mais d'autres Italiens aussi, se fixent par exemple à Nègrepont.²⁸ La Crète, après d'assez rudes campagnes (1207-1211), devient une véritable colonie de peuplement. Des six sestiers de Venise partent, à partir de 1211, plusieurs vagues de colons militaires, qui, pourvus de fiefs, ont pour charge, contre les Grecs, les Génois et les révoltes indigènes (1212, 1217-1219...), de défendre cet espace convoité. Mais cette colonisation militaire ne suffit pas et le gros du peuplement latin de la Crète fut ensuite le fruit « d'une immigration individuelle, spontanée et non-militaire ».²⁹ Quant aux territoires issus du démembrement de l'empire latin, qui ne sont pas cédés directement au doge et à la commune de Venise, ils sont tenus par les feudataires vénitiens qui les ont conquis.³⁰ Une noblesse coloniale, riche de fiefs, de titres, d'hommes et de forteresses se forme ainsi.³¹ Certains de ses membres conservent des liens avec la *terra lagunaire*. Mais d'autres s'éloignent et des rameaux *coloniaux* se différencient au sein des grandes *case* aristocratiques.

En outre, ne partent pas que les seuls habitants des ports actifs et des places renommées pour des mobilités

23. Michel BALARD et Alain DUCCELLIER (éds.), *Migrations et diasporas méditerranéennes (xe-xvii siècles)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002 ; Simonetta CAVACCIACHI (éd.), *Le migrazioni in Europa : secoli XIII-XVIII : Atti della Venticinquesima Settimana di Studi (3-8 maggio 1993)*, Florence, Istituto Internazionale di Storia Economica F. Datini, 1994.

24. C'est entre 1335 et 1343, que ce facteur de la compagnie florentine des Bardi, Francesco Balducci Pegolotti, compile l'œuvre pour laquelle il est célèbre, le *Libro di divisamenti di paesi e di misuri di mercatanzie e daltre cose bisognevoli di sapere a mercatanti*, plus connu sous le nom de *La Pratica della Mercatura*. Francesco BALDUCCI PEGOLOTTI, *La pratica della mercatura*, ed. Allan EVANS, Cambridge, The Mediaeval Academy of America, 1936.

25. David JACOBY, « L'apogeo di Aciri nel medioevo. Seccoli XII-XIII », in *Diciottesimo convegno internazionale di studi : Le città del Mediterraneo all'apogeo dello sviluppo medievale : aspetti economici e sociali (Pistoia, 18-21 maggio 2001)*, Rome, Viella, 2003, p. 487-516 ; David JACOBY, *Recherches sur la Méditerranée orientale du XIII au XVI siècle*, Londres, Variorum Reprints, 1979, p. 225-264 (chapitre « L'expansion occidentale dans le Levant : les Vénitiens à Acire dans la seconde moitié du XIII siècle »).

26. Pour les consuls vénitiens, et plus largement italiens, en Égypte, Georg CHRIST, *Trading Conflicts : Venetian Merchants and Mamluk officials in Late Medieval Alexandria*, Leyde et Boston, Brill, 2012, p. 67-77.

27. Roberto S. LOPEZ, *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo*, Bologne, Marietti, 1996 (Gênes, Zanichelli, 1938) ; Roberto S. LOPEZ, *I Gin dell'Oltremare*, Gênes, Civico Istituto Colombanio, 1988 ; Roberto S. LOPEZ, *Genovesi d'Oriente*, Gênes, Civico Istituto Colombanio, 1990 ; Laura BALLETTTO, *Genova nel Duecento : Uomini nel porto e uomini sul mare*, Gênes, Università di Genova, 1983 ; Freddy THIRIET, *La Romania vénitienne au Moyen Âge : le développement et l'exploitation du domaine colonial vénitien (XIII-XV siècle)*, Paris, De Boccard, 1959 ; Élisabeth CROUZET-PAVAN, *Venise triomphante : Les horizons d'un mythe*, Paris, Albin Michel, 1999 ; Guglielmo HEYD, *Le colonie commerciali degli italiani in Oriente nel medio evo*, Venise, Stabilimento tipografico Antonelli, 1866, 2 vols.

28. David JACOBY, « La Venezia d'oltremare nel secondo Duecento », in Gherardo ORTALLI et Giorgio CRACCO (éds.), *Storia di Venezia dalle origini alla caduta della Serenissima*, vol. 2 : *L'età del Comune*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1995, p. 263-299.

29. David JACOBY, « La colonisation militaire vénitienne de la Crète au XIII siècle. Une nouvelle approche », in Michel BALARD et Alain DUCCELLIER (éds.), *Le partage du monde : Echanges et colonisation dans la Méditerranée médiévale*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1998, p. 297-314 ; Mario GALLINA, *Una società coloniale del Trecento : Creta tra Venezia e Bisanzio*, Venise, Deputazione di Storia Patria per le Venezie, 1989.

30. Guillaume SAINT-GUILLAIN, « Les Conquérants de l'Archipel. L'Empire latin de Constantinople, Venise et les premiers seigneurs des Cyclades », in Gherardo ORTALLI, Giorgio RAVEGNANI et Peter SCHREINER (éds.), *Quarta Crociata : Venezia-Bisanzio-Impero Latino*, Venise, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 2006.

31. Pour l'étude de cette conquête, Giorgio RAVEGNANI, « La Romania veneziana », in Gherardo ORTALLI et Giorgio CRACCO (éds.), *Storia di Venezia dalle origini alla caduta della Serenissima*, vol. 2 : *L'età del Comune*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1995, p. 183-233.

temporaires ou une installation définitive. Quelques villes, au moins, doivent être citées dans ce tableau qui paraît banal à force d'avoir été dressé dans toutes les histoires de la première vie des échanges et de la naissance de l'économie européenne.³² Plaisance, en premier lieu, déjà citée qui nous a servi à décrire la précoce prospérité, en Italie du Nord, des villes du fleuve et le rôle des cités de l'intérieur.³³ Elle est en effet située sur le Pô comme sur la *via francigena*. Une foire s'y développe. Ce décollage économique, ces disponibilités financières expliquent que les Placentins se font prêteurs, marchands, banquiers. Comme les autres Lombards, ils exploitent le dynamisme génois. Mais, plus que les autres Lombards, ils mettent en place avec le port ligure des relations économiques étroites et privilégiées.

Dès le début du XIII^e siècle, à côté de ces Placentins, ou des autres Lombards, originaires de Milan, de Crémone, d'Asti ou de Novare qui étaient signalés au-delà des Alpes depuis bientôt un siècle, les Toscans étaient apparus aux foires de Champagne. Dans la première moitié du XIII^e siècle, les Siennois sont en Angleterre, puis très vite en Allemagne ; ils ont un *fondaco* à Gênes avant d'en ouvrir un à Pise. La ville exploite les ressources de son *contado*, ressources agricoles, ressources minières et fait tôt fructifier sa position sur la *via francigena*. Puis, de manière générale, l'essor toscan s'épanouit, stimulé encore par l'alliance guelfe et l'ouverture du marché sicilien plus tard dans le siècle et les compagnies florentines tendent à prendre le pas sur leurs autres concurrentes toscanes dont les faillites s'enchaînent. Un espace s'ouvre pour les sociétés florentines, en plein développement depuis deux ou trois décennies. Ces sociétés (Acciaiuoli, Peruzzi, Frescobaldi, Bardi) mobilisent un capital important qui s'élève en 1310 par exemple à plus de 100.000 florins pour les Peruzzi. Elles disposent de succursales nombreuses : les Peruzzi, pour les citer à nouveau, sont installés, hors leur siège de Florence, à Venise, à Barletta, à Agrigente,

32. Armando SAPORI, *Le Marchand italien au Moyen Age*, Paris, SEVPEN, 1952 ; Yves RENOUARD, *Les Hommes d'affaires italiens du Moyen Age*, Paris, Librairie Armand Colin, 1968 ; Federigo MELIS, *I mercanti italiani nell'Europa medievale e rinascimentale*, éd. Luciana FRANGIONI, Florence, Istituto Internazionale di Storia Economica F. Datini, 1990.

33. Renée DOEHAERD, *Les relations commerciales entre Gênes, la Belgique et l'Outremer d'après les archives notariales génoises aux XIII^e et XIV^e siècles*, Bruxelles et Rome, Institut Historique Belge de Rome, 1941, 3 vols. ; Sergeï KARPOV, « I Piacentini nel Mar Nero : le priorità e le condizioni del commercio internazionale (secc. XII-1-XIV) », in *Precursori di Cristoforo Colombo : Mercanti e banchieri piacentini nel mondo durante il Medioevo : convegno internazionale di studi*, Bologne, Edizioni Analisi, 1994, p. 191-198 ; Pierre RACINE, *Plaisance du xe à la fin du xii^e siècle : Essai d'histoire urbaine*, vol. 1, Paris et Lille, Champion, 1979, p. 301-324 ; Pierre RACINE, « Lo sviluppo dell'economia urbana », in *Storia di Piacenza*, vol. 2 : *Dal vescovo conte alla signoria (996-1313)*, Plaisance, Cassa di risparmio di Piacenza, 1984, p. 77-105.

à Palerme, Naples, Cagliari, Pise, Gênes, Avignon, Paris, Bruges, Londres, Majorque, Tunis, Chypre, Rhodes. Enfin ces compagnies mènent des activités diversifiées : elles changent, paient, recouvrent, prêtent et transfèrent des fonds. Inutile de rappeler l'énormité des prêts consentis aux rois d'Angleterre ou aux rois de Sicile ou de redire comment ces banquiers de la Papauté collectent et drainent l'argent dans toute la Chrétienté.

Mais il ne suffit pas de porter le regard sur ces exemples bien connus qui ont comme aimanté la réflexion et les jugements sur l'économie italienne médiévale. La foisonnante énergie de la seconde moitié du XIII^e siècle est tout autant attestée par des trafics plus modestes et des mobilités moins connues. De la Ligurie, mais aussi de la plaine du Pô ou de l'Italie méridionale, on rejoint l'outre-mer génois, Constantinople ou Caffa. Sur les côtes de Tunisie, nous rencontrons des marchands de San Gimignano. Rentrés en Toscane avec un chargement de peaux, ils les font travailler pour les exporter en France. Rien de particulier à ces circuits qui sont les mêmes que ceux des Pisans et des Génois : seuls changent le volume des affaires traitées et la proportion de la population concernée. Des marchands de San Gimignano trafiquent en Sicile entre 1250 et 1300 et sont présents, à leurs côtés, d'autres Toscans, venus de Lucques ou de Pistoia, ou de centres mineurs. En fait, ces Toscans, nous les retrouvons dans ce qui a été défini comme un triangle tyrrhénien, entre la Toscane et la Sicile, entre la Sicile et Tunis.³⁴ Quelques chiffres précisent les caractères de cette diaspora qu'alimentent des cités nombreuses. Sur un échantillon de trois cent quarante-cinq hommes d'affaires toscans repérés en Sicile entre 1286 et 1310, vingt-trois sont originaires de San Gimignano, dix de San Miniato, neuf de Poggibonsi, six de Castelfiorentino, deux de Volterra.³⁵ Des marchands de Volterra encore commercent à Marseille ou à Nîmes.³⁶ Un peu masqués par le nombre et l'importance des Génois et des Vénitiens, ces Toscans mènent encore des affaires en Syrie ou en Egypte. Un privilège pour commercer en Terre sainte est accordé aux Siennois en 1268. Tous ces entrepreneurs organisent des échanges originaux. Avec eux, le trafic des épices ne procède pas seulement d'est en ouest. Nos marchands de San Gimignano

34. David ABULAFIA, *Commerce and Conquest in the Mediterranean, 1100-1500*, Londres, Variorum Reprints, 1993, p. 53-75 (chapitre « A Tyrrhenian Triangle : Tuscany, Sicily, Tunis, 1276-1300 »).

35. Giuseppe PETRALIA, « Sui Toscani in Sicilia tra Due e Trecento : la penetrazione sociale e il radicamento dei ceti urbani », in Marco TANGHERONI (éd.), *Commercio, finanza, funzione pubblica : Stranieri in Sicilia e in Sardegna nei secoli XIII-XV*, Pise et Naples, Gisem et Liguori, 1989, p. 129-218.

36. Giuliano PINTO, *Città e spazi economici nell'Italia comunale*, Bologne, Clueb, 1996, p. 207.

portent à Acre le safran que produit leur *contado* et comme la qualité de leur produit dépasse de loin celle des producteurs rivaux de Volterra et de Sienne, ils parviennent à établir sur la distribution quasiment un monopole. De la Terre sainte, ils repartent ensuite vers Alep —ils y sont attestés vers 1240—, Alexandrie et l'Asie mineure.

On comprend pourquoi il revenait aux consuls et autres officiers des communautés italiennes d'outre-mer de représenter ou de défendre devant les autorités locales, non seulement leurs compatriotes, Vénitiens, Pisans ou Génois, mais aussi les marchands des cités mineures, venus se ranger sous leurs tutelle et administration. Le consul pisan d'Acre exerce sa protection sur les hommes de San Gimignano et sur bien d'autres marchands, jusqu'à sans doute ceux de Messine.³⁷ Quant au privilège douanier accordé à Ancône dans le royaume de Jérusalem (1257), il stipule — preuve dans les terres d'outre-mer de partenariats nombreux — qu'il ne concernait que les seuls « habitants d'Ancône et de son *contado* ». ³⁸ Je ne poursuis pas ce relevé. Il avait pour but d'éclairer, dans ce monde commercial en constante dilatation, la diversité des acteurs et des affaires, la complexité touffue des réseaux, le dynamisme des entreprises grandes et petites.

Dépeindre une économie italienne fécondée par la mobilité des hommes et des produits conduit donc, par-delà le rayonnement des grands centres, à faire apparaître des cités et des ports par dizaines et, nourrissant les grands échanges autant que nourris par eux, d'autres flux régionaux et interrégionaux, les dimensions associées des échanges. Sans doute est-ce là un des caractères originaux de la période qui s'achève dans les premières décennies du xive siècle et que nous ne retrouverons plus aux siècles suivants, à l'âge où tout se structure désormais autour de quelques centres dominants. Les liens entre commerce lointain, consommation urbaine et transit, trafics à grand rayon d'action et trafics proches s'entrecroisent dans ces décennies de manière particulièrement étroite du fait du profond polycentrisme de l'espace italien. Les échelles spatiales et les réseaux s'emboîtent, les rayons d'action se superposent et tous ces mouvements associés, superposés, innervent profondément le territoire et construisent encore l'image d'un dynamisme.

37. David ABULAFIA, *Commerce and Conquest...*, p. 183-202 (chapitre « The Levant Trade of the minor cities in the thirteenth and fourteenth centuries : strenghts and weaknesses »).

38. David ABULAFIA, *Commerce and Conquest...*, p. 525-570 (chapitre « The Anconitan privileges in the Kingdom of Jerusalem and the Levant Trade of Ancona »), qui montre bien comment souvent l'assimilation pouvait se faire, comment surtout des marchands italiens qui n'étaient ni Pisans ni Génois pouvaient être considérés comme « Pisans » ou « Génois » par les autorités locales.

Il s'agit bien alors d'un véritable essaimage. Tandis que les Polo avancent sur les routes de l'Extrême Orient ou que des changeurs de Plaisance opèrent à Troyes ou à Provins, d'autres Lombards tissent leur réseau d'intérêts dans les vallées savoyardes à moins qu'ils ne s'installent dans les petites cités de la Flandre française. Intermédiaires commerciaux entre l'Italie du Nord et les foires de Champagne, les gens d'Asti, de Novare ou de Chieri s'établissent parfois dans ces régions qu'ils traversent — Savoie, Franche Comté ou Bourgogne — tandis que d'autres vont plus loin, vers les cités textiles du Nord, centres de production et de consommation.³⁹ Les degrés et la nature des opérations économiques varient, les formes et les durées de l'insertion fluctuent. Comment mettre sur le même plan, les Lucquois Riccardi, banquiers du roi d'Angleterre,⁴⁰ et ces prêteurs qui injectent quelques liquidités dans les sociétés rurales de Provence ou du Dauphiné ?⁴¹ Comment comparer les quartiers vénitiens ou génois de Constantinople et d'Acre, qui impriment leurs marques dans le paysage et la mémoire toponymique, à tant de traces fugitives ?⁴² D'un côté, la tour de Galata dominant le vaste établissement de Péra, concédé aux Génois à partir de 1267, les inscriptions lapidaires rappelant la pré-

39. Camille TIHON, « Aperçus sur l'établissement des lombards dans les Pays-Bas aux XIIIe et XIVe siècles », *Revue belge de philologie et d'histoire* (Bruxelles), vol. 39, N° 2 (1961), p. 334-364 ; David KUSMAN, *Usuriers publics et banquiers du prince : le rôle économique des financiers piémontais dans les villes du duché de Brabant, XIIIe-XIVe siècle*, Turnhout, Brepols, 2013 ; David KUSMAN, Jean-Luc DEMEULEMEESTER, « Connecting Regional Capital Markets in the Late Medieval Low Countries : The Role of Piedmontese Bankers as Financial Pathfinders and Innovators in Brabant, Guelders, Flanders and Hainaut (ca. 1260-1335) », in Remi VAN SCHAIK (éd.), *Economies, Public Finances and the Impact of Institutional Changes in Interregional Perspective : The Low Countries and Neighbouring German Territories (14-17th centuries)*, Turnhout, Brepols, 2015, p. 83-102 ; Camille PITON, *Lombards en France et à Paris, leurs marques, leurs poids monnaies, leurs sceaux de plomb*, Paris, Champion, 1892, 2 vols. ; Pierre RACINE, « Paris, rue des Lombards, 1280-1340 », in Giovanna PETTI BALBI (éd.), *Comunità forestiere e « nationes » nell'Europa dei secoli XIII-XVI*, Naples, 2001, p. 95-111 ; Jean SCHNEIDER, « Les lombards en Lorraine », *Annuaire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Lorraine* (Metz), vol. 79 (1979), p. 65-98 ; Giovanna PETTI BALBI, *Mercanti e nationes nelle Fiandre : i Genovesi in età bassomedievale*, Pise, Edizioni ETS, 1996.

40. Edmund Boleslav FRYDE, « Italian Merchants in Medieval England, c. 1270-c. 1500 », in *Aspetti della vita economica medievale : atti del convegno di studi nel X anniversario della morte di Federigo Melis (Firenze-Pisa-Prato, 10-14 marzo 1984)*, Florence, Università degli Studi di Firenze, 1985, p. 215-231.

41. Marc BOONE, « Apologie d'un banquier médiéval : Tommaso Portinari et l'Etat bourguignon », *Le Moyen Age : revue d'histoire et de philologie* (Liège), vol. 105, N° 1 (1999), p. 31-54 ; Wim BLOCKMANS, « Financiers italiens et flamands aux XIIIe-XIVe siècles », in *Aspetti della vita economica medievale : atti del convegno di studi nel X anniversario della morte di Federigo Melis (Firenze-Pisa-Prato, 10-14 marzo 1984)*, Florence, Università degli Studi di Firenze, 1985, p. 212-213.

42. David JACOBY, « La Venezia d'oltremare... », p. 263-299.

sence génoise, nombreuses jusqu'en Crimée, de l'autre quelques noms sur de rares documents conservés.⁴³

Comment surtout ne pas signaler que tous ces espaces ne furent pas uniformément fréquentés par les Italiens ? Les Vénitiens et les Génois ont leurs territoires plus familiers. Les premiers fréquentaient plus souvent Modon, la Canée, Alexandrie ou Constantinople que Tabriz même si une colonie de marchands latins trafiquait sur ce marché actif, un consul vénitien ayant été autorisé à s'y établir en 1324.⁴⁴ Quant aux seconds, ils étaient certainement plus nombreux à Bruges qu'à Astrakhan. Mais surtout, il faut se garder de développer une vision par trop eurocentrée en magnifiant, au temps de la paix mongole, les quelques exemples de relations directes avec l'Asie ou l'océan Indien. Assez peu nombreux étaient en fait dans ces décennies les Latins à s'aventurer très à l'est. Les Italiens fréquentaient surtout les places intermédiaires qui assuraient la redistribution des produits orientaux —Ormuz, la Mecque, Damas, Tabriz, Tana selon une géographie évolutive au gré de la conjoncture...— et les *emporìa* où les marchandises étaient reconcentrées —Acre, Soudak, Caffa, Trébizonde...—. Les convois terrestres, que les Italiens lancent sur les routes de la soie au-delà de Tabriz ou de Saraï, au temps de la paix mongole, comptent assez peu dans l'histoire des échanges internationaux. Quant au système maritime de l'océan Indien, il demeure dominé par les Arabes et les Chinois jusqu'aux grands remaniements du xve siècle.⁴⁵

43. Michel BALARD, *La Romanie génoise (xii^e-début du xve siècle)*, Rome, École Française de Rome, 1978 ; Michel BALARD, « Gênes et la mer Noire (xiii^e-xve siècles) », in *Revue Historique* (Paris), vol. 270, N° 1 (1983), p. 31-54 ; Michel BALARD, « Génois et Pisans en Orient (fin du xiii^e-début du xiv^e siècle) », *Genova, Pisa e il Mediterraneo tra Due e Trecento : Per il VII centenario della battaglia della Meloria (Genova, 24-27 ottobre 1984)*, Gênes, Società Ligure di Storia Patria, 1984, p. 179-209 ; pour les Vénitiens en mer Noire, Sergei KARPOV, « Colonie o capisaldi. Verso Tana, Trebisonda e il Mar Nero, secc. xiv-xv », in Gherardo ORTALLI, Oliver Jens SCHMITT et Ermanno ORLANDO (éds.), *Il Commonwealth veneziano tra 1204 e la fine della Repubblica : Identità e peculiarità*, Venise, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 2015, p. 391-404.

44. Tabriz a remplacé Bagdad, mise à sac par les Mongols, et devient le carrefour commercial principal de l'Asie occidentale. Robert-Henri BAUTIER, « Les relations économiques des Occidentaux avec les pays d'Orient au Moyen Âge. Points de vue et documents », in Michel MOLLAD (éd.), *Sociétés et compagnies de commerce en Orient et dans l'Océan Indien : Actes du huitième colloque international d'histoire maritime (Beyrouth, 5-10 septembre 1996)*, Paris, SEVPEN, 1970, p. 263-332 ; Eliyahu ASHTOR, *Levant Trade in the Later Middle Ages*, Princeton, Princeton University Press, 1983, p. 58-61.

45. Élisabeth CROUZET-PAVAN, « Aventures marchandes italiennes en Orient », in Dominique BARTHÉLEMY et Michel SOT (éds.), *L'Islam au carrefour des civilisations*, Paris, Presses de la Université Paris-Sorbonne, 2012, p. 205-224 ; Kirti N. CHAUDHURY, *Trade and Civilization in the Indian Ocean : an Economic History*

Il reste que grâce aux Italiens, le système commercial européen, qui était un système euro-méditerranéen, se connectait à Bougie, à Alexandrie, à Caffa ou à Tabriz, aux autres grands systèmes d'échanges et qu'avec les marchandises et les hommes, des techniques et des savoirs circulaient. Toutes ces innombrables attestations d'Italiens présents à Cadix, à Montpellier, à Durazzo ou à Trébizonde balisent des espaces qui venaient dans l'existence d'alors s'associer à l'espace péninsulaire. Ces hommes qui bougent disent l'ouverture du milieu italien. Ces produits, souvent étranges ou franchement exotiques, transportés vers les ports et les quais vénitiens ou pisans, stockés dans les greniers et les entrepôts, redistribués dans les cités grandes et petites, traduisent, dans leur infinie variété, les liens des marchés italiens à un monde plus large, ainsi rendu un peu présent au sein des lieux de vie.⁴⁶

5

La crise démographique venue, ces mobilités tendent, pour certaines d'entre elles, à se ralentir, voire à s'interrompre. Puis, la reprise vient. Elle se manifeste toutefois de manière inégale en Italie du Nord et du Centre et le phénomène traduit bien sûr la force des reclassements économiques en cours. Dans l'Italie padane, au xve siècle, la croissance est vive à Milan et dans toutes les cités lombardes. Le constat est identique pour les villes de Vénétie et d'Emilie-Romagne. La population de Ferrare, on le sait, dépasse même en 1500 les chiffres qui étaient les siens en 1300. Face à cette vitalité, la récupération des cités toscanes est en revanche lente et laborieuse et la plupart d'entre elles comptent au milieu, au début du xv^e siècle, la moitié de la population qui était la leur autour de 1300.⁴⁷ Le polycentrisme précédent a donc fortement reculé en même temps que des phénomènes d'involution économique touchaient l'Italie du Centre. Rien d'étonnant à ce qu'il faille, pour trouver des villes toujours puissamment attracti-

from the rise of Islam to 1750, Cambridge, Cambridge University Press, 1985 ; Kirti N. CHAUDHURY, *Asia before Europe : Economy and Civilisation of the Indian Ocean from the rise of Islam to 1750*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 ; Jacques LE GOFF, « L'Occident médiéval et l'océan Indien : un horizon onirique », in Manlio CORTELAZZO (éd.), *Mediterraneo e Oceano Indiano : Atti del sesto colloquio internazionale di storia marittima (Venezia, 20-29 settembre 1962)*, Florence, Leo S. Olschki, Editore, 1979, p. 243-263.

46. Élisabeth CROUZET-PAVAN, « Approches d'un système euméditerranéen : les Italiens hors d'Italie », in Giancarlo ANDENNA, Nicolangelo D'ACUNTO et Elisabetta FILIPPINI (éds.), *Spazio e mobilità nella Societas Christiana : spazio, identità, alterità (secoli x-xiii) : atti del convegno internazionale (Brescia, 17-19 settembre 2015)*, Milan, Vita e Pensiero, 2017, p. 187-210.

47. Les autorités cherchent pourtant à attirer les migrants et à faciliter leur installation.

ves, modifier l'espace et l'échelle d'observation, considérer plutôt désormais les villes de l'Italie du Nord et plus encore les plus grandes des métropoles.

Sitôt formulée, cette observation doit être cependant nuancée. Il convient en effet de laisser place à l'exception de Rome. Des recherches récentes l'ont montré de manière affirmée, les rythmes de l'accroissement démographique suivent à Rome, de la fin du xive siècle aux années qui précèdent le sac de 1527, les mêmes rythmes que l'essor économique. L'exode rural mais surtout les flux migratoires alimentent la croissance d'une ville dont l'attractivité repose en large partie sur des facteurs économiques. Il ne suffit pas en effet de considérer le personnel de la Curie pontificale ou de penser aux marchands, aux banquiers, aux architectes et aux artistes, nombreux dans la ville de cour qu'est devenue Rome, à toutes ces élites cosmopolites, mieux connues encore pour le début de l'époque moderne.⁴⁸ Un marché du travail en pleine expansion attire aussi des artisans et l'on retiendra l'exemple de la construction. Les politiques éditaires de *renovatio urbis* mises en œuvre par la Papauté, la restructuration du réseau viaire, les chantiers de rénovation ou de construction des basiliques, du palais du Quirinal et des palais cardinalices, modifient considérablement le paysage urbain. Toutes ces transformations sont l'une des meilleures traductions de la croissance démographique et économique de la ville. Elles sont permises par l'importation des capitaux étrangers mais aussi par l'afflux d'une main d'œuvre qui n'était pas forcément qualifiée. A partir du pontificat d'Eugène IV, les étrangers —pour la plupart originaires d'Italie septentrionale et notamment de Lombardie— représentent un peu plus de la moitié des ouvriers du bâtiment et cette proportion va croissant au cours des décennies suivantes. Beaucoup d'entre eux sont des manœuvres, alors que la part des artisans qualifiés étrangers connaît une évolution plus discontinue, car elle est soumise au calendrier de commandes spécifiques.⁴⁹ Il semble même que des indemnités aient été versées à certains de ces artisans pour rembourser une partie des frais engagés pour leur voyage jusqu'à Rome et cette mesure complétait l'arsenal législatif destiné à attirer cette main d'œuvre étrangère.

48. Cécile TROADEC, *Roma Crescit : Une histoire économique et sociale de Rome au xve siècle*, Paris, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne (thèse de doctorat), 2016, p. 92, 196 et 340-344 ; publiée sous le même titre à Cécile TROADEC, *Roma Crescit : Une histoire économique et sociale de Rome au xve siècle*, Rome, École Française de Rome, 2020. Voir aussi Manuel VAQUERO PIÑEIRO, « Costruttori lombardi nell'edilizia privata romana del XVI secolo », *Mélanges de l'École française de Rome* (Rome), vol. 119, N° 2 (2007), p. 343-364.

49. Ivana AIT, « Mercato del lavoro e forenses a Roma nel xv secolo », in Eugenio SONNINO (éd.), *Popolazione e società a Roma dal medioevo all'età contemporanea*, Rome, Il Calamo, 1998, p. 335-359.

Il faut aussi souligner —et c'est une autre forte nuance— que des populations venues d'un monde balkanique secoué par les guerres et la misère prennent en nombre au xve siècle les chemins de l'exil.⁵⁰ Nous retrouvons donc ces Albanais ou ces Slaves non seulement à Venise, à Rome ou à Milan, mais dans tous les centres urbains de l'Adriatique et jusque dans les campagnes. La petite ville de Rimini en témoigne. Les immigrés, albanais et slaves, y forment une communauté forte de plusieurs centaines d'habitants actifs dans tous les métiers. Les Albanais sont plus pauvres, les Slaves très présents dans les métiers de la mer et regroupés dans une confrérie, et cette main-d'œuvre contribue à la diversification du tissu artisanal.⁵¹

Les centres urbains du Nord n'en sont pas moins désormais les plus attractifs. Les exemples pourraient être déclinés, les caractères originaux propres à chacun d'entre eux venant seulement enrichir un ensemble de traits communs. Il suffit de convoquer celui de Venise pour montrer comment arrivent tout au long du xve siècle, et dans les décennies qui suivent, des flux de migrants venus des campagnes plus ou moins proches, d'un arrière-pays tôt pénétré par les entreprises économiques des Vénitiens, mais aussi d'horizons plus lointains. Sans ces apports, comment cette ville aurait-elle pu surmonter les crises qui, dès les premières décennies du xive siècle, affectent sa démographie avant que ne surviennent, avec les grandes pestilences, des chocs bien plus graves ?⁵² Les sources prouvent l'ampleur du phénomène et nous montrent comment ces migrants, hommes et femmes, venus du Frioul ou des vallées bergamasques, mais aussi de l'autre rive de l'Adriatique, trouvent à s'employer au port, au marché, sur les chantiers de construction, dans les savonneries, les raffineries de sucre et les diverses installations industrielles situées à la périphérie de l'agglomération, ou pour travailler la laine et la soie.⁵³

A la fin du xve siècle, l'art du verre de Murano emploie massivement dans les fours, contre toutes les réglementations protectionnistes du métier, pour répondre à une demande toujours plus forte, des hommes originaires du nord de l'Italie mais aussi de la côte

50. Alain DUCCELLIER, Bernard DOUMERC, Brunehilde IMHAUS et Jean DE MICELI, *Les Chemins de l'exil : Bouleversements de l'Est européen et migrations vers l'Ouest à la fin du Moyen Âge*, Paris, Armand Colin, 1992.

51. Élisabeth CROUZET-PAVAN et Jean-Claude MAIRE VIGUEUR, *Décapitées : Trois femmes dans l'Italie de la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 2018.

52. Élisabeth CROUZET-PAVAN, *Sopra le acque salse : Espaces, pouvoir et société à Venise à la fin du Moyen Âge*, vol. 1, Rome, 1990, p. 116-118 ; Reinhold C. MUELLER, « Aspetti sociali ed economici della peste a Venezia nel medioevo », in *Venezia e la peste : 1348-1787*, Venise, Marsilio, 1979, p. 71-76 ; Reinhold C. MUELLER, « Peste e demografia. Medioevo e Rinascimento », in *Venezia e la peste : 1348-1787*, Venise, Marsilio, 1979, p. 93-96.

53. Élisabeth CROUZET-PAVAN, *Le Moyen Âge de Venise...*

dalmate.⁵⁴ Quant à la nouvelle industrie du livre, dont la croissance plaça autour de 1500 les presses vénitienne en situation de domination sur le marché européen, elle ne fonctionne qu'avec des étrangers. Tout commence à partir de 1469 avec les Allemands et les premiers privilèges d'invention qui leur sont conférés. Puis, à partir de 1480, les imprimeurs et éditeurs originaires de la péninsule italienne deviennent majoritaires. L'activité continue à se développer, hors de tout cadre corporatif, avec un statut par là-même incertain, et les acteurs de ce monde des livres sont toujours des étrangers à Venise. Dans cette industrie à risque, régie par la libre concurrence et où les faillites sont nombreuses, la question de la transmission est fondamentale. La liberté d'entreprendre a un prix, la concurrence est rude, la fragilité menace les derniers arrivés et, face à tant d'aléas, beaucoup, surtout parmi les non Italiens, abandonnent le métier, parfois très vite. Les Italiens remplacent les Allemands, puis les Grecs apparaissent. Un milieu social se forme autour de cette nouvelle technologie mais les hommes et des femmes liés au livre, à sa production et à sa commercialisation sont encore des étrangers à Venise.⁵⁵

Gardons-nous toutefois de parler de quartiers ethniques ou de communautarisme. Il a été montré, pour les communautés lucquoise ou florentine installées ici, que des liens demeuraient actifs entre ces immigrés, souvent accentués par une communauté d'intérêts économiques et d'activités (le travail de la soie pour les Lucquois) ou l'existence de solidarités politiques et économiques précédant l'exil.⁵⁶ Des institutions *natio-*

nales pouvaient encore venir renforcer ces solidarités, à l'exemple d'un consulat doté de compétences commerciales pour les marchands florentins ou d'une confraternité⁵⁷ dont l'existence pour les Florentins est attestée à partir de 1435. Mais, et bien qu'il faille toujours laisser leur importance aux particularités, souvent vives, des histoires familiales et personnelles et se garder d'écrire une histoire trop uniformisante, il semble bien que la cohésion au sein de ces groupes n'était pas très forte. Il ne s'agit pas de nier la permanence des solidarités liées au groupe d'appartenance mais leur existence n'induisait pas de sociabilité exclusive et excluante à l'égard des autres groupes.⁵⁸

L'histoire de l'émigration a montré que l'exilé se situe le plus souvent entre la rupture voulue ou subie et la continuité qu'il tend à conserver avec son pays d'origine. D'où ce que Abdelmalek Sayad a défini comme une négociation quotidienne de l'exil.⁵⁹ Cette grille d'interprétation me paraît assumer toute sa pertinence pour les migrants de la fin du Moyen Age. Oui, les confréries *nationales*, qu'elles soient florentine, allemande, albanaise, dalmate ou grecque,⁶⁰ sont autant de moyens pour maintenir des liens, entretenir des

57. Paula C. CLARKE, « Florentines in Venice... », p. 391.

58. Élisabeth CROUZET-PAVAN, « Des migrants de jadis : tropismes vénitiens à la fin du xve siècle », in Flocel SABATÉ (éd.), *Poblacions rebutjades, poblacions desplaçades*, Lleida, Pagès Editors, 2019, p. 129-141.

59. Abdelmalek SAYAD, *Des illusions de l'émigré aux souffrances de l'immigré*, Paris, Seuil, 1999 ; Abdelmalek SAYAD, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Bruxelles et Paris, Editions Raison d'Agir, 1997.

60. Brühilde IMHAUS, *Le minoranze orientali a Venezia : 1305-1510*, Rome, Il Velcro, 1997 ; Matteo CERIANA et Reinhold C. MUELLER, « Radicamento delle comunità straniere a Venezia nel Medioevo : « scuole di devozione nella storia e nell'arte », in Beatrice DEL BÓ (éd.), *Cittadinanza e mestieri : Radicamento urbano e integrazione nelle città bassomedievali (secoli XIII-XVI)*, Rome, Viella, 2014, p. 299-332 ; James BALL, *The Greek Community of Venice : 1470-1620*, Londres, University of London (thèse de doctorat), 1975 ; Giorgio FEDALTO, *Ricerche sulla posizione giuridica ed ecclesiastica dei greci a Venezia nei secoli XV e XVI*, Florence, L. S. Olschki, Editore, 1967, p. 25-26 ; Giorgio FEDALTO, « Le minoranze straniere a Venezia tra politica e legislazione », in Hans Georg BECK, Manoussos MANOUSSACIS et Agostino PERTUSI (éds.), *Venezia centro di mediazione tra Oriente e Occidente (secoli XV-XVI) : Aspetti e problemi : Atti del II Convegno internazionale di storia della civiltà veneziana (Venezia, 3-6 ottobre 1963)*, vol. 1, Florence, L. S. Olschki, Editore, 1977, p. 143-163 ; Giorgio FEDALTO, « Stranieri a Venezia e Padova », in Girolamo ARNALDI et Manlio Pastore Stocchi (éds.), *Storia della cultura veneta*, vol. 3 : *Dal primo Quattrocento al concilio di Trento*, tom 1, Vicence, Neri Pozza, 1980, p. 499-535 ; Deno GEANAKOPOLOS, « La colonia greca di Venezia e il suo significato per il Rinascimento », in Agostino PERTUSI (éd.), *Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento*, Florence, Sansoni, 1966, p. 189-191 ; Heleni PORFYRIOU, « La presenza greca : Roma e Venezia tra XV e XVI secolo », in Donatella CALABI et Paola LANARO (éds.), *La città italiana e i luoghi degli stranieri : XIV-XVIII secolo*, Bari, Laterza, 1998, p. 21-40 ; Silvia MORETTI, « Gli Albanesi a Venezia tra XIV e secolo », in Donatella CALABI et Paola LANARO (éds.), *La città italiana e i luoghi degli stranieri : XIV-XVIII secolo*, Bari, Laterza, 1998, p. 5-20.

54. Élisabeth CROUZET-PAVAN, « Le verre vénitien... », p. 289-320.

55. Catherine KIKUCHI, *La Venise des livres : 1469-1530*, Ceyzérieu, Champ Vallon, 2018.

56. Paula C. CLARKE, « Florentines in Venice in the Late Fourteenth and Early Fifteenth Centuries », in William J. CONNELL (éd.), *Society and Individual in Renaissance Florence*, Berkeley et Los Angeles, University of California Press, 2002, p. 384-408 ; Luca MOLÀ, *La comunità dei Luchesi a Venezia : Immigrazione e industria della seta nel tardo medioevo*, Venise, Istituto Veneto de Scienze, Lettere et Arti, 1994 ; Luca MOLÀ, *The silk industry of Renaissance Venice*, Baltimore et Londres, The John Hopkins University Press, 2000 ; Luca MOLÀ et Reinhold C. MUELLER, « Essere straniero a Venezia nel tardo Medioevo : accoglienza e rifiuto nei privilegi di cittadinanza e nelle sentenze criminali », in Simonetta CAVACCIOLCHI (éd.), *Le migrazioni in Europa : secoli XIII-XVIII : Atti della Venticinquesima Settimana di Studi (3-8 maggio 1993)*, Florence, Istituto Internazionale di Storia Economica F. Datini, 1994, p. 839-85 ; Reinhold C. MUELLER, « Mercanti e imprenditori fiorentini a Venezia nel tardo Medioevo », *Società e storia* (Milan), vol. 55 (1992), p. 29-60 ; Andrea CARACUSI, « Mercanti e banchieri fiorentini e genovesi nella Venezia della seconda metà del Cinquecento », in Franco AMATORI et Andrea COLLI (éds.), *Imprenditorialità e sviluppo economico : il caso italiano fra XIII-XXI secolo*, Milan, Egea, 2009, p. 1310-1327 ; Andrea CARACUSI, « Foreign Merchants and Local Institutions. Thinking About the Genoese Nation in Late Renaissance Venice », in Georg CHRIST et al. (éds.), *Union in Separation : Diasporic Groups and Identities in the Eastern Mediterranean (1100-1800)*, Rome, Viella, 2015, p. 665-678.

dévotions, voire une langue particulières, préserver une culture distinctive, assurer pour les membres de la communauté des fonctions d'entraide dans la vie et la mort, en somme « vivre ici sans oublier là-bas ». Il n'en fonctionnait pas moins des collaborations et des relations, la plupart du temps fluides, entre les communautés, des interactions qui étaient surtout déterminées par la position socioéconomique. Les migrants présentaient en effet, au moins pour certaines communautés, des origines sociales très diverses : jeunes sans ressources poussés par la faim, manœuvres en quête d'emploi, artisans qualifiés mais aussi membres de familles dédiées à l'échange marchand : pensons aux relations d'affaires entre Venise et Nuremberg ou Florence, mais aussi au petit commerce avec les ports de l'autre rive adriatique.

Toutes les mobilités n'étaient bien sûr pas heureuses car ces étrangers ne disposaient pas d'un accès égal aux ressources de la société d'accueil⁶¹ et certains se heurtaient à de véritables barrières. Les archives criminelles ou les sources fiscales sont là pour nous révéler les réalités de l'exclusion. Mais les voies de l'intégration fonctionnaient aussi,⁶² synonymes pour quelques-uns d'obtention de la citoyenneté.⁶³ Comment traiter toutefois ensemble, comme s'il s'agissait d'un groupe homogène, des migrants installés dans les lagunes depuis quelques mois ou quelques années, et ces émigrants qui étaient devenus des immigrés ? Comment ne pas tenir compte de la variable de la durée comme des paramètres de la mobilité sociale ?⁶⁴ Comment oublier la position d'origine dans le spectre social et les raisons, très différentes, pour lesquelles ces migrants tentaient l'aventure vénitienne. N'oublions pas non plus que certains de ces étrangers pratiquaient des allers-et-retours avec leur ville d'origine ou que d'autres, à l'exemple des jeunes Allemands venus apprendre dans la lagune la vie des affaires, n'avaient pas vocation à se fixer définitivement à Venise.⁶⁵

Sans doute à l'échelle de la cour, de la rue ou d'un micro-quartier, près de la rive portuaire, ou sur la ceinture industrielle, une certaine tendance au regroupement de ces étrangers pouvait s'observer. De nouveaux venus remplaçaient en effet par vagues les migrants d'hier pour lesquels une certaine intégration avait fonctionné. Il était pour autant impossible de parler de véritable communautarisme. En somme, il existait dans la Venise du temps, comme à Milan ou à Rome, un cosmopolitisme ordinaire⁶⁶ qui faisait cohabiter et se rencontrer, au gré d'échanges quotidiens, des migrants d'origines différentes et des hommes et des femmes nés dans la lagune.

En allait-il même si différemment avec les Turcs, plus présents dans le commerce adriatique à la fin du xve siècle, et qui commencent à être attestés à Venise au début du xvie siècle ? Les sources ne sont pas prolixes. Elles nous disent toutefois que, dans les jours de liesse qui suivent Lépante en 1571, les Turcs, surtout nombreux dans le quartier de Cannaregio, se cachent, par crainte d'être molestés. Ne faut-il pas *a contrario* y voir le signe qu'en temps de paix entre Venise et la Porte, ces marchands turcs interagissaient de manière fructueuse et sans heurts pour leurs affaires avec la société d'accueil ?

Une société d'accueil qui n'avait pas renoncé, pour beaucoup de ses membres, à la mobilité. Gardons-nous en effet de transformer trop vite les patriciens vénitiens en rentiers de la terre. Les sources prouvent que beaucoup d'entre eux continuent à participer aux affaires maritimes et à la gestion du *stato da mar*. Ils séjournent donc des années durant à Alexandrie, à Alep ou à Séville et/ou exercent, au sein de carrières qui les voient aussi occuper des offices publics, des charges de recteur en Dalmatie ou en Albanie.⁶⁷ Au xvie siècle, la nation vénitienne de Constantinople continue à jouer un rôle économique important dans cette capitale.⁶⁸ Enfin, sur

61. Simona CERUTTI, *Etrangers : Etude d'une condition d'incertitude dans une société d'Ancien Régime*, Paris, Bayard, 2012.

62. Reinhold C. MUELLER, « "Veneti facti privilegio" : stranieri naturalizzati a Venezia tra XIV e XV secolo », in Donatella CALABI et Paola LANARO (éds.), *La città italiana e i luoghi degli stranieri : XIV-XVIII secolo*, Bari, Laterza, 1998, p. 41-51 ; Reinhold C. MUELLER, *Immigrazione e cittadinanza nella Venezia medievale*, Rome, Viella, 2010. Sur le problème de la citoyenneté médiévale, Sara MENZINGER (éd.), *Cittadinanze medievali : Dinamiche di appartenenza a un corpo comunitario*, Rome, Viella, 2017.

63. Beatrice DEL BÓ (éd.), *Cittadinanza e mestieri : Radicamento urbano e integrazione nelle città bassomedievali (secoli XIII-XVI)*, Rome, Viella, 2014.

64. Pour citer une nouvelle fois Abdelmalek SAYAD, *Des illusions de l'émigré...* ; Abdelmalek SAYAD, *L'immigration ou les paradoxes...*

65. Philippe BRAUNSTEIN, « Appunti per la storia di una minoranza : la popolazione tedesca di Venezia nel Medioevo », in Rinaldo COMBA, Gabriella PICCINNI et Giuliano PINTO (éds.), *Strutture familiari, epidemie, migrazioni nell'Italia medievale : atti del*

convegno internazionale « Problemi di storia demografica nell'Italia medievale » (Siena, 28-30 gennaio 1983), Naples, Edizioni Scientifiche Italiane, 1984, p. 511-517 ; Philippe BRAUNSTEIN, « Quando erano i Tedeschi ad emigrare », in Andrea GIARDINA (éd.), *Storia Mondiale dell'Italia*, Rome et Bari, Laterza, 2017, p. 308-312 ; Philippe BRAUNSTEIN, « Les Allemands à Venise à la fin du Moyen Âge », in Gherardo ORTALLI, Oliver Jens SCHMITT et Ermanno ORLANDO (éds.), *Comunità e società nel Commonwealth veneziano*, Venise, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 2018, p. 153-162 ; Philippe BRAUNSTEIN, *Les Allemands à Venise (1380-1520)*, Rome, École Française de Rome, 2016.

66. Camille SCHMOLL, « Cosmopolitisme au quotidien et circulations commerciales à Naples », *Cahiers de la Méditerranée* (Nice), vol. 67 (2003), p. 345-360.

67. Élisabeth CROUZET-PAVAN, « Quand le monde était déjà "ouvert" : Venise et l'empire des Moutons-Blancs », *Journal des Savants* (Paris), vol. 1 (2019), p. 125-154.

68. Eric DURSTELER, *Venetians in Constantinople : nation, identity and coexistence in the early modern Mediterranean*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2006 ; Eric DURSTELER, « Portare San Marco nel cuore : Strategie di integrazione all'interno della nazione veneziana a Istanbul », in Gherardo ORTALLI,

tous les bateaux armés et désarmés de la République, un peuple de marins et de marchands continuait à animer la Méditerranée, mais aussi la mer Noire, l'Atlantique et la Manche, avec ses mobilités. Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que l'on ait pu sans difficulté embaucher, à Venise, interprètes et traducteurs occasionnels ou de profession, preuve de l'existence d'un vivier d'étrangers mais aussi de lagunaires ayant beaucoup voyagé.⁶⁹

Oliver Jens SCHMITT et Ermanno ORLANDO (éds.), *Comunità e società nel Commonwealth veneziano*, Venise, Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti, 2018, p. 455-472.

69. Maria Elisa SOLDANI, « "E perche costui è uxo di qua e intende bene la lingua" : Remarques sur la communication entre marchands au bas Moyen Âge », in Djanirah COUTO et Stéphane PÉQUIGNOT (éds.), *Les langues de la négociation : Approches historiques*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 129-161 ; Gilbert BUTI, Michèle JANIN-THIVOS et Olivier RAVEUX (éds.), *Langues et langages du commerce en Méditerranée et en Europe à l'époque moderne*, Aix-en-Provence, Presses universitaires de Provence, 2013. Ces questions sont toutefois mieux connues pour le début de l'époque moderne. Eric DURSTELER, « Speaking in Tongues : Language and Communication in the Early Modern Mediterranean », *Past and Present* (Oxford), vol. 217, N° 1 (2012), p. 47-77.

6

A considérer tant de mouvements, on comprend pourquoi le Vénitien Giosafat Barbaro pouvait écrire entre 1485 et 1487, au terme d'une vie de voyages commerciaux et diplomatiques, que le monde était « ouvert », ouvert alors qu'il avait été fermé depuis la disparition de l'empire romain par la diversité des langues, des coutumes et des religions.⁷⁰ Ouvert, il l'était assurément pour ces Vénitiens qui continuaient à le parcourir comme pour ces migrants en route vers les marchés du travail de l'Italie active où leurs espérances d'une vie meilleure pouvaient trouver, dans des mesures hautement variables, à se réaliser mais parfois aussi à se fracasser. Il tendait toutefois déjà à se rétrécir, ou à se fermer, pour bien d'autres Italiens attachés à des villes où n'arrivaient plus que des flux migratoires, à court rayon d'action, en provenance des campagnes proches.

70. Ciosafat BARBARO et Ambrogio CONTARINI, *I Viaggi in Persia degli ambasciatori veneti Barbaro e Contarini*, éd. Laurence LOCKHART, Rome, Istituto Poligrafico dello Stato, 1973, p. 67-68.